

600,000 FRANCS PAR MOIS

Par J. DRAULT

(Suite de la dernière livraison)

—Bien sûr ! Tu ne peux pas te figurer que c'est sérieux, toi. Moi aussi, j'ai eu de la peine à me le figurer. Mais j'ai fini par me rendre compte que ce Durand était un homme qui ne reviendrait pas sur sa parole, rien que par bravade. Il a annoncé son pari à des amis à lui qui ont trouvé ça très rigolo. Et puis, c'est un Américain, c'est une idée américaine, ça ne peut pas entrer du premier coup dans une tête de paysanne comme toi. Moi, c'est entré ! Je te dis qu'on est riche, qu'on aura 30,000 francs de rente dans un an, si je gagne le pari — un pari tout ce qu'il y a de facile à gagner, — et que je ne veux plus que tu t'esquintes au ménage ni à aller laver. Anna non plus ne travaillera plus... Est-ce qu'elle ne doit pas venir ce soir ?

—Si, déclara Rose.

—Eh bien ! On va lui annoncer qu'on part dans le Midi se reposer tous... Ce qu'elle va faire une tête ! On lui donnera les explications après.

—C'est vrai, ça, que tu veux partir dans le Midi ? demanda Mme Galupin.

—Tu parles que c'est vrai ! Y a assez longtemps qu'en graissant les wagons de tous les rupins qui s'en vont par là, à la Côte d'Azur, comme ils disent, et qu'il paraît que c'est si beau, je me fais cette réflexion que je voudrais bien aller voir un peu à mon tour comment que c'est fait.

—Oh ! t'as toujours eu le goût des voyages... C'est ton goût de voyager qui, de Montmorillon, nous a amenés à Paris...

—Oui, seulement, les voyages c'est coûteux... Et ça se trouve bien que ça soit coûteux puisqu'il va falloir dépenser, et ferme, vu que plus on dépensera, plus on aura de chance de gagner le pari et d'avoir nos 30,000 balles de rente...

—J'peux pas croire ça tout de même !

—Le tordant de l'affaire, c'est que ce Durand se figure me faire une bonne farce et compte comme ça que jamais on ne sera fichu de dépenser l'argent aussi vite que lui... Eh bien ! Y va voir... Y va voir...

On frappa à la porte.

—C'est Anna ! s'écria Rose.

—Chut ! fit Galupin. Allez lui ouvrir. Faites comme si de rien n'était, et laissez-moi commencer le feu... On va l'intriguer... Et ce que ça va être bidonnant !

La fille aînée entra ainsi quand tout le monde était à table. Tout en embrassant Rose qui était venue lui ouvrir, elle s'écria :

—Vous dérangez pas. Vous dérangez pas. Je ferai le tour de la table pour vous embrasser. J'étais bien fatiguée, mais j'ai poussé jusqu'ici pour vous voir...

Elle commença par sa mère :

—Bonjour, maman ! Ça va bien ? Qu'est-ce que vous mangez là ? Du poulet ? Mâtin !

—C'est Bibi qu'a payé ça ! s'écria Galupin. T'aurais dû venir souper avec nous.

Elle embrassa son père et répondit :

La maison ferme à 7 heures, mais j'ai eu un essayage à l'Hôtel Crillon, chez une cliente américaine. Je vous aurais fait trop attendre. J'ai dîné en cinq minutes dans un petit restaurant de la Bastille, tout près de chez moi. Alors, ça a bien marché cette semaine ?

—Tu vois !

Mais, sceptique, elle s'adressa à sa mère :

—Est-ce vrai qu'il a été raisonnable ? Qu'il a bien rapporté sa semaine ?... Pourtant, papa, tu sens le vin... Et puis le mêlé-casse... Enfin, si c'est seulement un petit extra que tu t'es offert et que tu aies perdu l'habitude de te griser...

Elle embrassa les enfants, puis s'assit :

—Continuez. Continuez, dit-elle. J'ai apporté du mou pour Minet. Je vais lui faire manger.

—Il est gavé ! cria Galupin, la bouche pleine, et après avoir avalé un grand verre de vin.

—Qu'est-ce qu'il a donc mangé ?

—Une cuisse de poulet, tout entière !

—Vous nourrissez Minou avec du poulet, à présent ? s'écria Anna en fronçant les sourcils. Ça va d'une extrémité à l'autre, alors ? Ça n'est guère sérieux de nourrir un chat avec du poulet, surtout quand on est aussi peu fortunés ?

—C'est une fois en passant, expliqua Galupin, d'un petit ton timide.

Il y eut un silence gêné.

Toute la famille semblait courber la tête devant cette grande et belle fille de vingt-trois ans, comme des enfants en faute devant une jeune mère autoritaire.

Anna Galupin, vivant contraste avec sa petite soeur Rose, la rousse, était brune, mince, élancée, fort élégante. Son teint mat, ses yeux ardents, son nez un peu retroussé, aux narines frémissantes, ses lèvres rouges laissaient supposer qu'il y avait en elle quelques gouttes de ce sang espagnol, sarrasin, même, laissé par les invasions dans le pays poitevin d'où son père et sa mère étaient originaires. Quand elle riait, deux fossettes se creusaient dans ses joues un peu pâlies par le travail et le manque d'air.

Sa tenue dénonçait l'influence de la grande maison de couture où elle était employée comme vendeuse après avoir été mannequin.

Sous un chapeau de paille noire posée de coin sur sa tête et ornée de deux plumes bleues, appelées *couteaux* en termes de modiste, et qui, justement se croisaient comme les épées de deux duellistes, elle avait un air grande dame ; cette midinette arrivée évoquait le portrait d'une duchesse de Longueville.

Le besoin de n'être jamais en retard pour la mode fait qu'une élégante arrive à porter des chapeaux de feutre en été et des chapeaux de paille en hiver. Mais